

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 11 (1981)
Heft: 6

Rubrik: Nouvelle inédite : l'île de l'été

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Nouvelle inédite

Pier Allini

L'île de l'été

Jinina se pencha en avant, mit les mains sur les épaules du petit garçon, l'embrassa légèrement sur les lèvres, très vite, comme un papillon effleure une rose, se laissa retomber sur le sable doux et fit une cabriole. Puis, devant l'air éberlué de Pirolo, elle se mit à rire, mais à rire... Les grands méchants garçons cachés dans les buissons d'alentour, dévorés par ce baiser candide, en conçurent une jalousie inimaginable. Ils se jurèrent, eux aussi...

Les grands arbres fous de l'été, la plage, le pas des deux enfants qui s'estompait dans la fin d'août, il fallait faire vite. Partout où Jinina et Pirolo se retrouvaient, les mauvais garçons les guettaient, comme des chats de février furieux. Ils étaient tous des enfants liés à la magie des sarcelles bleues, des martins-pêcheurs, au long cri des engoulevents, à l'errance des eaux mourant sur le sable. Des enfants libres dont personne ne s'occupait. Les adultes ne savaient d'eux que leur fringale de tartines et leur sommeil profond. Pendant les heures du jour, les vacances leur donnaient le monde entier sur un vaisseau perdu en mer, un trois-mâts de peupliers verts chantant l'été, de carènes fleuries de sauges et brodées de fougères, de grand vent dans les voiles vertes des châtaigniers.

Jinina et Pirolo, toujours ensemble, ramassaient des coquillages, allaient de la proue à la poupe, de juin à la mi-août, de l'enfance au tout premier amour. Jeune chevalier servant, Pirolo implorait, commandait, apprenait à Jinina toutes les étoiles au grand dam des mauvais garçons qui ne pouvaient jamais les rejoindre malgré toute leur colère, car on ne rejoint pas l'innocence. Mais ils voulaient, eux aussi, le paradis. Ils voulaient... Dents blanches, mains lourdes près des nids mal protégés, cinq garçons attendaient le moment propice, le moment inévita-

ble où Jinina, rentrant chez elle, quittait Pirolo. Comme des diables, ils surgirent derrière elle. En les voyant hilares, décidés à la rejoindre, elle poussa un grand cri qui atteignit, pardessus les hautes herbes et les silènes, le cœur de Pirolo... Le fusil de grand-père, pour un petit garçon amoureux, il ne restait que le fusil de grand-père, un fusil à chevrotine qui mettait une étoile rouge au cou des lièvres bleus! Pirolo, à cheval sur le fusil, emporté plus vite que le ressac de la mer jalouse, épouvanté à l'idée... non, ils n'oseront pas, elle ne se laissera pas faire... courait droit au champ de luzerne.

Ils la maintenaient contre un arbre, elle criait et griffait, Pirolo hurla et mit les garçons en joue. En voyant qu'il allait tirer, qu'il saurait, dès maintenant, tirer sur eux, ils se sauvèrent en courant avant que Jacques le Tavelé ait posé sa grande bouche sur le visage si pur qui aimait Pirolo et où roulaient de grosses larmes rondes. Pirolo, de son mouchoir blanc, essuya les larmes, posa sa joue contre la joue de Jinina et ils restèrent longtemps ainsi, très longtemps, jusqu'à la fin des vacances qui se terminèrent trop vite.

— Jure-moi, Pirolo, jure-moi de ne pas m'oublier.

— Je le jure.

— Jure-moi de me cueillir une étoile. Je la porterai l'an prochain sur ma jupe de toile.

— Je le jure, Jinina, je te cueillerai une étoile comme personne n'en a jamais eu.

— Jure-moi, Pirolo, jure-moi de m'aimer toujours.

— Je le jure, dit Pirolo. Je le jure pour de vrai.

La fillette aux longues jambes égratignées, maigre comme une sauterelle, disparut de l'île, on ne sait comment, un soir de la fin août. Pirolo pensait à elle tout le temps. Les garnements pensaient à elle tout le temps. Petite fille de vacances inoubliables peuplées de sable et d'oiseaux marins, elle leur

avait apporté le vent d'ailleurs. Nulle reine, jamais, ne disposa d'un pouvoir plus grand. Jinina, avec ses shorts de toile bleue, sa blouse blanche et ses cheveux noirs, Jinina avait soumis l'île, Pirolo, les vauriens qui les pourchassaient, les arbres infiniment patients dans le vent, les oiseaux qui chantaient en avant de son rêve et là, sous les ronces couvertes d'églantines, les violettes inaccessibles. A force de jouer au gendarme et au voleur, à force d'être parmi eux séparée d'eux tous pour rejoindre Pirolo, elle devenait leur enchantement. Ils se poursuivaient les uns les autres par la lande et personne ne les retrouvait plus. Pirolo, le plus jeune, le plus frêle, mais si fort d'avoir gagné sa tendre amitié, Pirolo se battait avec les plus grands au risque de se rompre les os. Par miracle il ressortait des duels les plus terribles indemne et couvert de gloire. Plaies et bosses ne l'effrayaient plus.

Mais, Jinina partie, l'été finissant, le ciel apparut bientôt vert foncé, les étoiles roses comme les fleurs d'un feu d'artifice ou rouge sang comme des yeux souffrants, ou encore bleues dans l'immensité irradiante de chaleur. Pirolo, en les regardant, se souvenait de la promesse faite à Jinina. Il sortait alors de la vieille cabane de bois noir, prenait son filet à papillons pour s'élancer à la poursuite des étoiles. Il tapait du pied le sol dur jusqu'à en avoir mal dans l'espoir de s'élancer dans le ciel et retombait de tout son long sur la prairie bleue où dormaient les coquelicots. Alors il se roulait dans les avoines barbuées gorgées de soleil qui le portaient à la rencontre du ciel, il criait merci en atteignant la cime des arbres. Les pins odorants penchaient la tête pour l'accueillir plus facilement, la résine perlait le long de leurs troncs lisses et purs, les hêtres rouges ouvraient très larges leurs feuilles douces et le petit garçon, comme s'il marchait avec des bottes de sept lieues, passait d'une cime à l'autre en bonds fantastiques et légers, le monde entier



à ses pieds. Il parcourait le ciel avec son bonnet orné d'un gros pompon bleu. Il cherchait une étoile.

Comment choisir? Trop d'astres brillants le fascinaient, il dansait dans le ciel, il ne retrouvait plus sa cabane, il ne savait plus où aller, l'île de son enfance en larmes disparaissait dans le brouillard; juste un rien de fumée, au ras de l'horizon, orchestrait encore sa patrie. Parti au pays de la fantaisie pour l'amour d'une petite fille, il n'y trouvait que réticence. Les étoiles ne se laissaient point approcher, elles clignotaient doucement à mille distances l'une de l'autre, s'éteignaient au mauvais moment ou se renvoyaient le garçon fou qui voguait dans le ciel. Quand elles se laissaient prendre dans le filet, il ne pouvait les retenir, car elles passaient entre les mailles travaillées par les grosses mains calleuses des pêcheurs.

L'été durait, l'enfant nageait en plein ciel. Il découvrit, tout au bout de la Grande Ourse, l'étoile de Jinina. Pour l'approcher, il ne ménagea pas sa peine. Dansant sur ses pieds nus, d'épi en épi, d'arbre en arbre et de zéphyr en zéphyr, il voulut ramasser, sans en avoir l'air — l'étoile choisie, mais son filet ne ramena que du vide tandis qu'un grand rire secouait tout le ciel et que, dans l'île, les méchants garçons se moquaient en se tenant les côtes sans cesser pourtant d'observer la poursuite, car eux aussi, ils voulaient une étoile pour Jinina. Mais jamais leurs gros souliers ferrés ni leur cœur trop petit ne les mèneraient plus haut que le plus haut des peupliers qui penchaient dangereusement sous le poids des lourds garçons à l'affût.

Septembre des cigales, des pluies tièdes, septembre des désirs insensés permettait à l'enfant de repartir chaque soir et de revenir à l'aube dormir quelques heures dans la pureté de la paille dorée. Il ne cédait ni à la fatigue, ni au désespoir, il savait ce qu'il voulait. Le reste, c'étaient les oies qu'il gardait dans les champs, ses jeux avec les garnements de l'île couverte de fleurs en papier jaune pâle, la pêche des truites dans les ruisseaux mauves sous les saules qui pleuraient trop tard dans la soirée; c'étaient les rossignols si seuls dans les bois qui appelaient l'amour désintégré pour en refaire du bonheur. C'était aussi le souvenir de Jinina. L'enfant grandit à peine de l'été à l'automne. Vinrent les brumes du petit matin, les longues nuits sans lune, les nuages ravageurs. L'île virait au pourpre, les garnements volaient des châtaignes et des noix; Pirolo, pour savourer son amour, quittait très vite la bande échevelée en emportant chez lui son rêve secret. Il n'abandon-

nait pas son étoile qui le regardait à travers les feuilles rouges de l'automne, transparentes à force de mourir, à travers les blés coupés, à travers les arbres aux troncs translucides sous la pluie. La course fantastique continuait. L'enfant, laissant ses sabots dans les chaumes blonds, courait jusqu'au moulin, se laissait emporter sur les grandes ailes trop longues et chantait à la nuit ses souvenirs de soleil.

A ce moment, les garnements arrivaient, s'accrochaient eux aussi aux ailes du moulin, mais trop maculés de terre et de boue, ils l'empêchaient de tourner.

Qu'importait à Pirolo? Déjà suspendu en plein ciel, il s'en allait très vite dans l'espace où l'étoile venait l'écouter. Elle ne pouvait s'empêcher de pencher la tête, de maudire les pluies qui noyaient les nuits vides et tristes quand personne ne la pouvait trouver. Elle entendait cette chanson d'une voix terrestre à mi-chemin entre les genêts et la voûte du ciel qui la faisait parfois pleurer. Mais à l'aurore, les colchiques mauves de l'automne, les pâquerettes oubliées, les roses d'arrière-saison, les dahlias têtus ouvraient une dernière fois leur corolle sur une perle irisée qui leur donnait une éphémère beauté.

Pirolo attendait les claires nuits d'hiver, quand le sol gelé retiendrait toute l'humidité et que les étoiles brilleraient plus fort. Il attendit, confiant, décidé et au moment voulu, sauta dans le Chariot sans prévenir. Il fut dans la place d'un seul coup, avec ses sabots de bois, son vieux chandail de laine invisible et son bonnet au gros pompon bleu. Il riait en tenant le filet à papillon loin devant lui et, quand le Chariot passa à portée de la Grande Ourse, vite il pêcha son étoile qui se laissa prendre. Il la serra sur son cœur, bien au chaud sous le chandail et redescendit sur terre. Mais Jacques le Tavelé l'attendait avec tous les autres garnements près du chêne creux où il devait absolument passer pour retrouver son chemin. Ils se jetèrent sur lui en silence et se mirent à le battre jusqu'au sang, les dents serrées et les yeux méchants. Mince enfant blond au cœur trop grand, que pouvait faire le jeune voleur d'étoile contre de si féroces adversaires sans le fusil de grand-père? Il se défendit comme un beau diable sans pouvoir leur échapper. Le ciel s'en allait à la dérive, ils le laissèrent nu sur la terre désolée. Mais ils ne purent rien lui prendre. Sous le chanvre de sa chemise, il n'y avait rien. L'étoile était entrée dans son cœur. Et, quelques pas plus loin, contre le chêne creux, Jinina, en short et en sandales annonçait le nouvel été.

L. P.

En Alger, le moutchou

Avez-vous jamais rencontré dans la rue, à Alger, un de ces hommes courts, trapus, roulant et tanguant sur ses larges babouches, vêtu d'une longue robe de laine brune, si épaisse et si raide qu'on la croirait en carton? C'est le moutchou! C'est le M'zabite! Petite unité dans l'immense corporation des moutchous.

On le trouve partout, dans tous les quartiers, des plus pauvres aux plus riches. Attaché à sa boutique, il est à la fois épicière et marchand de légumes. Il est là, pendant quelques mois, puis il disparaît, immédiatement remplacé par un autre, semblable à lui, patron comme lui. Chacun à leur tour, ils retournent au pays, au lointain M'zab, où sont restés femmes et enfants. C'est là-bas le foyer, la patrie, le port d'attache. La boutique n'est que l'indispensable source de revenus; le moutchou y est en exil.

Ses clients ne savent rien de lui, pas même son nom. Ses arrivées et ses départs sont imprévus, mystérieux. C'est un être impénétrable; attentif, toutefois, aux besoins de sa clientèle, il est empressé auprès d'elle, et son commerce est toujours prospère.

Qu'est-ce qui pourrait bien le faire sortir de cette attitude distante, de cette réserve totale, qui supprime tout contact avec l'âme du moutchou?

J'en ai eu, une fois, une révélation certaine. Dans un quartier populaire, vers midi, la boutique était pleine de femmes qui, sortant de leur travail, étaient pressées de faire quelques derniers achats pour le repas; femmes bruyantes, bavardes, interpellant le moutchou à grands cris pour se faire servir.

Tout à coup, au bout de la rue, on entendit le claquement cadencé des castagnettes du «négro». Le «négro» est une des attractions de la rue. Il tient dans chaque main d'énormes castagnettes de fer qu'il fait claquer à grand bruit, dans un certain rythme. De temps en temps, il pousse un cri rauque, articule quelques mots, change de cadence, et recommence. Il accompagne son tam-tam d'un balancement de son corps, et lorsque le rythme est devenu assez rapide, il se met à tourner sur lui-même, avec grande vitesse.